

Interview / Professeur Chikouna Cissé :

# « Toute diaspora est confrontée au défi de la cohésion à distance »

Dans la dernière phase de L'histoire générale de l'Afrique de l'Unesco, l'historien revisite la diaspora marchande jula pour en montrer la profondeur historique et la modernité.

**Vous venez de signer une contribution dans la prestigieuse collection de l'Unesco consacrée à l'histoire générale de l'Afrique, intitulée : « Peuplement et construction identitaire en Afrique de l'Ouest. La diaspora marchande jula ». Vous devenez ainsi le premier universitaire ivoirien à publier dans cette collection de portée mondiale. Comment avez-vous accueilli cette reconnaissance ?**

Je voudrais préciser d'emblée que deux historiens ivoiriens majeurs, Pierre Kipré et Christophe Wondji, avaient déjà contribué à la première phase de L'Histoire générale de l'Afrique, publiée entre 1964 et 2000. J'ai, pour ma part, participé à la dernière phase portant sur les volumes 9, 10 et 11, parus en octobre 2025, qui clôturent cette vaste entreprise intellectuelle ayant mobilisé près de 250 historiens à travers le monde. J'ai accueilli cette reconnaissance avec beaucoup de fierté, mais je la considère surtout comme un hommage rendu à l'université ivoirienne plus qu'à ma seule personne.

**Votre travail rompt avec les catégories coloniales figées pour restituer une identité fluide. Comment résumez-vous la portée de votre démarche ?**

Ma démarche s'inscrit dans le temps long de l'histoire africaine. La période coloniale doit être considérée comme une parenthèse qu'il faut dépasser pour permettre au continent de renouer avec ses propres dynamiques. Cela suppose une décolonisation des imaginaires longtemps façonnés par un universalisme autoritaire imposé à l'Afrique à partir de la fin du XIXe siècle.

Dans le cas des Jula, mon objectif est de montrer qu'à l'inverse des catégories figées de l'ethnographie coloniale, cette diaspora marchande, par sa mobilité et sa capacité d'adaptation, a connecté très tôt le désert, le Sahel, la savane et la forêt, dès le XVe siècle au moins, autour du commerce du sel, de l'or et de la kola. L'unité africaine n'est donc pas une utopie récente : elle fut une réalité économique et sociale vécue, dont on peut encore s'inspirer aujourd'hui.

**Comment l'évolution du terme « jula » éclaire-t-elle les transformations du**



**pouvoir économique dans l'espace Sénégal-Niger ?**

Le terme « jula » est fondamentalement plastique. Il peut désigner une profession, un groupe social ou une identité ethnique selon les contextes. Le basculement vers une dimension plus communautaire s'opère au XVIIIe siècle, après l'effondrement des grands empires, notamment du Songhay en 1591. Dans un contexte de concurrence accrue entre acteurs marchands, il devient nécessaire de sanctuariser le commerce.

Être « jula » devient alors un marqueur d'appartenance à l'une des diasporas marchandes les plus puissantes d'Afrique de l'Ouest. Cette identité sert de « droit d'entrée » dans le réseau commercial. On observe un phénomène comparable chez les Juifs sépharades de Livourne. La fonction commerciale se transforme en véritable conscience de classe, inscrite dans un espace transnational structurant encore aujourd'hui l'axe Sénégal-Niger.

**Comment la « julaya » parvient-elle à forger une identité capable de « tenir ensemble malgré la distance » ?**

Toute diaspora est confrontée au défi de la cohésion à distance. Les « Jula » y sont parvenus par une articulation féconde entre islam et commerce, ce que j'appelle

le modèle islamo-jula, étudié par de nombreux chercheurs avant moi. L'islam et la langue malinké ont servi de ressources identitaires permettant l'expansion hors du Mandé vers presque toute l'Afrique de l'Ouest, notamment les zones côtières. Le commerçant jula est devenu un médiateur culturel, un passeur de civilisations. La

**la prospérité des réseaux jula ?**

Salim Suware est célèbre pour avoir codifié les fondements idéologiques de la société jula : retrait de la politique, coexistence pacifique avec les non-musulmans et préservation de l'identité religieuse. Il avait parfaitement compris qu'un conflit armé avec les populations locales

**de Guinée ?**

Le soft power et le hard power ne sont jamais totalement dissociés, mais l'expansion jula en zone forestière, notamment en Côte d'Ivoire, s'est faite majoritairement sous le signe d'un islam non conquérant, sauf exception comme la geste samarienne. Le commerce reposait sur la coopération avec les populations locales, notamment autour de la kola échangée contre le sel saharien.

Oui, on peut parler d'un soft power jula, fondé sur l'influence religieuse, culturelle et symbolique. Des enquêtes, notamment chez les Abron Gyaman, montrent que les Jula et Haoussa ont introduit l'islam chez les Gorja dès le XVIe siècle et influencé des dynasties régnantes. Les amulettes, prières et méditations spirituelles jouaient un rôle majeur dans les relations de pouvoir. Mais ce soft power n'a pas toujours protégé les Jula de situations dramatiques.

**Comment la diaspora jula a-t-elle contourné les contraintes coloniales ?**

Face à la fiscalité coloniale, les Jula ont développé des stratégies sophistiquées : modification d'itinéraires, déguisement des caravanes, concentration des marchandises sur des porteurs détenteurs de laissez-passer.

1934. Les « Jula » n'ont donc pas seulement subi la colonisation : ils l'ont concurrencée sur le terrain du profit et de la monnaie.

**Le modèle du marchand-voyageur jula demeure-t-il un pilier de l'intégration régionale ?**

Les identités sont des constructions historiques qui se transforment. Le caravanier à dos d'âne a disparu, mais le commerçant jula d'aujourd'hui circule entre Abidjan, Bamako, Dubai, Guangzhou ou Istanbul, utilisant avion, smartphone et réseaux sociaux.

Ce commerçant hyperconnecté demeure un vecteur puissant d'intégration régionale grâce à ses réseaux familiaux et commerciaux transfrontaliers. La matrice jula s'est métissée, devenant ce qu'Édouard Glissant appelait une « identité-rhizome », fondée sur la relation plus que sur la racine unique.

**Quel message adressez-vous aux jeunes historiens africains ?**

Je crois profondément que l'avenir de l'Afrique passe par la décolonisation des imaginaires. Les catégories ethniques figées sont en grande partie des constructions coloniales, comme l'ont montré Jean-Loup Amselle et Elikia Mbokolo.

**Être « jula » devient alors un marqueur d'appartenance à l'une des diasporas marchandes les plus puissantes d'Afrique de l'Ouest. Cette identité sert de « droit d'entrée » dans le réseau commercial. On observe un phénomène comparable chez les Juifs sépharades de Livourne.**

foi musulmane sert de socle identitaire tout en autorisant la coexistence pacifique en terre non musulmane, conformément à la tradition suwarienne. Cette stratégie permettait de préserver à la fois l'identité religieuse et le monopole du commerce inter-culturel. En Côte d'Ivoire, cela se manifeste par la multiplication des julabougou, quartiers marchands caractéristiques du Sud forestier.

**En quoi la doctrine pacifiste d'El Hadj Salim Suware a-t-elle favorisé**

compromettrait à la fois le commerce et la diffusion de l'islam.

L'histoire montre que cette stratégie pacifique fut bien plus durable que les djihads armés. Elle s'inscrit dans une logique proche de l'islam ibadite, fondée sur la diffusion pacifique de la foi. Cette approche a assuré à la fois la sécurité des réseaux marchands et leur enracinement durable dans les sociétés d'accueil.

**Peut-on parler de « soft power » jula dans le golfe**

Ils ont aussi répondu à la monétarisation coloniale en spéculant sur le cauris. Les cauris dépréciés en Côte d'Ivoire étaient transportés vers le Haut-Sénégal-Niger où ils conservaient leur valeur, permettant d'acquiescer bétail et produits agricoles revendus ensuite en zone côtière.

Ils ont également pratiqué le change à terme, stockant les cauris pour les revendre lors des périodes favorables, notamment pendant la collecte de l'impôt. Cette spéculation força même l'administration à revoir sa politique fiscale en

Les jeunes historiens doivent sortir de la « bibliothèque coloniale », pour reprendre Valentin Mudimbe, et contribuer à bâtir une bibliothèque africaine, débarrassée des préjugés racistes et des postures paternalistes. Il s'agit non d'un repli identitaire, mais d'une affirmation légitime de la présence africaine dans la production du savoir mondial, dans l'esprit de ce que Senghor appelait le rendez-vous du donner et du recevoir ■

INTERVIEW RÉALISÉE PAR MORIBA SANOGO